ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce .... 50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, parligne .... 12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCR[illegible]

Toutes communications [illegible]ant le journal ou l'imprimerie de[illegible]tre adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provenche[illegible]
SAINT-BONIFACE - MA[illegible]A
Téléphone : 1235

UN ARTICLE A LIRE

La grande revue catholique des Etats-Unis, "America", dirigée par les RR. PP. Jésuites de New-York, publiait, dans son numéro du 11 décembre, sous la signature de W. Brown, un article intitulé "Canada's sanest Province". C'est un document à lire.

"Il fut un temps, qui n'est pas loin, où les gratte-papiers atrabilaires et les anglophiles se plaisaient à déplorer la situation arriérée d'une province catholique voisine et de la montrer, lors des manifestations de loyauté et les "pow-wows" du 12 juillet, comme un horrible exemple de la "domination de Rome."

" "Tempora mutantur". Le scribe a cessé de baver; les orateurs des loges ont rentré leur galimatias; le silence s'est fait sur le marécage du dénigrement, car on a découvert une province où "la raison règne"; où l'assistance scolaire est la plus élevée; où la criminalité est la plus faible; où les fermes sont les plus productives, les ouvriers les plus économes et les plus satisfaits de leur sort, les industries les plus florissantes, le service public le plus efficace; où les hommes de profession catholiques ont été à la tête du gouvernement depuis la confédération à raison de leur seule éducation supérieure Voilà la peinture que trace de Québec la plume d'un fervent presbytérien, l'un des plus grands éducateurs du Canada, le docteur McPhail. William Moore, descendant d'un loyaliste de l'empire, auteur du "Clash", scandalisa récemment ses compatriotes en leur disant carrément de faire un pèlerinage à la "vieille capitale" pour y apprendre l'honnêteté et les bonnes manières; et un autre protestant convaincu dans "Bridging the Chasm" adjure les fanatiques haut-canadiens de se couvrir de sac et de cendres en expiation de leurs péchés de dénigrement.

"Pour ceux de nous qui connaissent le Canada-français ces révélations ne veulent pas dire grand'chose; car des années de séjour, des liens intellectuels et un contact prolongé nous ont appris à aimer et à admirer les institutions de ce peuple dont les ancêtres de Bretagne, Normandie, Touraine, Guienne et Gascogne apportèrent sur les rives du Saint-Laurent, il y a plus de trois cents ans, la foi, la culture et la dignité qui pendant des siècles ont caractérisé la nation la plus policée d'Europe. On retrouve aujourd'hui dans la province de Québec "la vie seigneuriale" que Philippe de Gaspé décrit si pittoresquement et en véritable artiste dans ses "Anciens Canadiens". Le manoir existe encore bien que les censitaires du temps passé n'en dépendent plus, et il fait rayonner la culture et l'affabilité dans son voisinage. Le seigneur n'est plus; mais l'"habitant" reste. Pour comprendre ce que l'"habitant" représente il faut se rappeler que le Canada français n'est pas un pays né d'hier Découvert par Cartier en 1534, il devint officiellement un apanage de la France dès les premiers jours du XVIIe siècle; et les fleurs-de-lys y flottèrent d'une extrémité à l'autre jusqu'à la conquête par l'Angleterre, en 1759. Bien que condamné à mort, le Canada Français était destiné à ne pas mourir; il y a une continuité parfaite entre le présent et le passé de l'histoire canadienne-française. Ici la vénérable France davant la Révolution s'est retirée, non pas pour mourir, mais pour revivre; car dans la province de Québec et ses ramifications vivent les représentants d'une race qui s'est éteinte en France après l'âge d'or du Grand Roi.

"Sur les bords du Saint-Laurent et dans la forêt de la Nouvelle-Ecosse (Acadie) jusqu'aux Rocheuses et au-delà, les indices d'une civilisation antique et avancées apparaissent dans le langage, les moeurs et les coutumes du peuple. Regardez où vous voudrez, de la Nouvelle-Orléans à la Baie d'Hudson, du Maine à l'Orégon, vous trouverez des traces des "voyageurs" qui ont ouvert les sentiers qui plus tard devinrent des voies nationales.

"Le hameau canadien, excepté dans son apparence matérielle est la paroisse paisible et pittoresque de la Gironde; et son prétendu "patois" est sans changement le verbe de l'âge d'or de la littérature française. Les "habitants" qui vivent au hameau ont la taille, la vigueur et la virilité d'un peuple qui dans la vieille France a été en grande partie victime des passions révolutionnaires. Ils sont d'une race vigoureuse et prolifique qui possède toutes les vertus et peu des vices de la Gaule natale. Ils sont économes, tempérants et confiants en eux-mêmes; et ils sont une force dans le pays; ils sont imbus d'esprit de corps et d'énergie expansive; ils sont prompts à comprendre et adroits à tourner à leur avantage les institutions politiques que peut-être ils n'auraient pas d'eux-mêmes inventées. Ils sont un tronc robuste et il n'y a aucun signe de décadence dans leurs rejetons.

"Intellectuellement les "habitants" sont alertes et vifs à comprendre, plutôt imaginatifs que profonds, et doués d'une grande activité et de ressources inépuisables. Ils sont essentiellement des pionniers et ils manient la hache toujours comme des hommes dont c'est la mission d'abattre la forêt et de fonder un foyer. La religion est mêlée à chaque acte de leur vie et notre Mère l'Eglise n'a pas d'enfants plus fidèles, plus loyaux, plus dociles que les "habitants". Ils sont intensément conservateurs et fermement attachés aux vieilles coutumes.

Le visiteur dans le Canada français, s'il est tant soit peu observateur, doit réaliser qu'il est chez un peuple différent par sa vie, sa langue et ses institutions des autres groupes qui habitent le Canada. Il y a ici un milieu qui explique le phénomène unique d'un peuple qui pendant plus de trois siècles a conservé absolument intacte son homogénéité parmi des facteurs de désintégration. Les Canadiens-français ont constamment et avec persistance résisté à l'assimilation. Ils ont continué à augmenter et à se multiplier, non seulement dans leur territoire, mais ils se sont répandus de l'est à l'ouest, laissant leur empreinte sur la carte de l'Amérique de la Nouvelle-Angleterre à la côte du Pacifique.

"Et leur progrès ne s'est pas confiné au développement matériel ou national; ils ont produit une littérature qui a un cachet propre et dont les commencements remontent à l'"ancien régime". Aucune autre région du continent américain n'a autant cultivé les muses de la chanson et de la poésie; aucune ne l'a dépassée dans le domaine de l'histoire. Aujourd'hui si l'on veut se documenter sur le Mississippi et le grand Ouest il faut se transporter à Québec pour le faire. Les archives de Québec contiennent des documents précieux et conservés avec soin qui sont généralement mis à la disposition du chercheur. Récemment l'auteur en a fait l'expérience personnellement, grâce à la courtoisie de l'archiviste du palais épiscopal qu'un historien de l'Ouest appelle "une encyclopédie humaine de faits historiques". Un autre chercheur parle ainsi des archives de Québec :

"Il y a plus de patriotisme canadien aujourd'hui dans Québec que dans aucune autre province du Dominion—si patriotisme canadien veut dire compréhension du passé et du présent du pays, conservation de ses annales et monuments historiques et non pas la vaine rhétorique et l'idiote fanfaronne de ceux qui s'assèchent la gorge à crier du matin au soir pour le "Old Flag" et ses pirateries impériales. C'est ce patriotisme qui a fait de Québec la partie du Dominion la plus riche en littérature."

"La crainte du crayon bleu du rédacteur commence à me hanter; forcément je dois passer sous silence beaucoup de faits d'une histoire intéressante, et ne donner qu'un résumé des autres phases du développement canadien français.

"Lors de la conquête, la population française du Canada ne comptait que 60.000 âmes; aujourd'hui elle est de 2,250,000. Nous avons entudu l'honorable L. P. Pelletier déclarer au cours d'un brillant discours prononcé au dévoilement du monument Cartier, au Parc Montmorency, dans l'après-midi du 6 septembre : "Le pauvre petit peuple abandonné en 1760 sur les rives du Saint-Laurent a été l'enfant du miracle. L'ennemi d'hier a été son salut."

"Depuis que les lis des Bourbons lui ont été enlevés, la devise de Québec a été et sera : "Nos institutions; notre langue; nos lois". Voilà le grand secret de son succès, car aujourd'hui le berceau de l'ancien régime et la province qui tient la tête dans la plus grande des colonies de l'Angleterre. Diffamée, caricaturée, dénigrée elle marche glorieusement de l'avant sous l'égide protecteur de l'Eglise catholique.

"La province de Québec est la première du continent américain pour le nombre de ses organisations industrielles catholiques; et la cité de Québec possède depuis des années un journal quotidien dont le titre même indique le but, "L'Action Catholique". Il a, je crois, 40,000 abonnés. Dans les limites de la province des "Unions agricoles", assez semblables aux "Boerenbond", "Hanze" et "Volksbond" de Hollande, sont établies dans les grands centres et le ci-devant idéal des ouvriers, l'union internationale, a été supplanté par le syndicalisme catholique. Dans ce grand mouvement trois grandes organisations sont le plus en vue, la "Fédération ouvrière de Chicoutimi", la "Corporation ouvrière catholique" des Trois-Rivières et divers groupes d'unions nationales sous la direction du "Conseil national des métiers" de Québec.

"Labor Day" s'appelle à Québec la "fête du travail" et c'est une fête dans le sens catholique du mot. L'auteur a eu le bonheur de prendre part à sa célébration, en septembre. Le dimanche, veille de la grande fête, il y eut une cérémonie spéciale à l'église de Saint-Sauveur, à laquelle assistèrent des milliers de travailleurs catholiques. Je n'avais jamais vu pareille manifestation de la foi de l'ouvrier. Tous reçurent la Sainte Communion et l'attitude des hommes était merveilleusement recueillie. Un éloquent jésuite fit un sermon enlevant; il fut écoutée avec une attention religieuse par l'immense foule. En terminant, il dit :

"C'est l'esprit de l'Internationale qui, en ces derniers temps, a failli amener la guerre civile au pays. C'est l'esprit de l'Internationale qui a dominé lors de la grève de Winnipeg. C'est l'esprit de l'Internationale qui a agité les autres provinces. C'est l'influence de l'Eglise catholique qui a dirigé les organisations ouvrières de la province de Québec et qui nous a mérité de nos pires ennemis le titre de "peuple le plus sensé."

"Saluons Québec. "Hats off to Quebec"!...

A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES

(La Revue Canadienne)

Les soucis d'ordre européen, quelque angoissants qu'ils puissent être ne doivent pourtant pas être ceux qui fatiguent davantage M. Lloyd George en ce moment. Les problèmes de politique intérieure sont de nature à l'inquiéter plus que tous les autres. Et l'on doit mettre en première ligne celui des affaires irlandaises. Quelle en sera la solution?

Dans un discours au Guild Hall, le premier ministre a prononcé les paroles suivantes : "Si je ne m'abuse, vu les mesures que nous avons prises, nous tenons les meurtriers à la gorge. Ne prêtez pas trop votre attention à ces longs comptes rendus des troubles et de soi-disant représailles, écrits par ces hommes qui s'appliquent à voir les horreurs de l'assassinat. Il n'y aura pas vraiment de paix ni de conciliation en Irlande tant que ce complot de meurtriers n'aurà pas été éventé. Nous recrutons les hommes qu'il nous faut et nous sommes en train de disperser les terroristes. Le gouvernement se fera voter des pouvoirs supplémentaires, s'il le faut, pour faire face à la situation. Les terroristes prétendent être en état de guerre, alors ils n'auront pas besoin d'être surpris si le gouvernement applique contre eux certaines méthodes de guerre." Le premier ministre a rappelé ensuite qu'il a déjà offert de discuter les propositions de quiconque est autorisé à parler au nom de l'Irlande. Puis il a ajouté : "Si j'avais fait une offre analogue à l'Allemagne en plein milieu de la guerre, on n'aurait pas fait la sourde oreille à Berlin. Du côté de Dublin personne n'ose répondre à mes avances parce que les gens ont été intimidés. Il faudra supprimer le règne de la terreur avant de faire la paix. Le gouvernement tend la main à l'Irlande et veut l'associer au plus grand empire que le monde ait jamais connu, empire au zénith de sa puissance."

Ces déclarations du premièr ministre sont manifestement impuissantes à rassurer et satisfaire l'opinion. L'Irlande est en proie à des désordres sanglants et de part et d'autre de terribles excès y sont commis. Qu'il y ait parmi les sinn feiners un élément terroriste qui ne recule pas devant le crime, cela nous parait indéniable, et que les agents de l'autorité se livrent dans la répression à des actes de violence injustifiables, cela pourrait être difficilement contesté. A l'heure actuelle la malheureuse Irlande est ensanglantée par la guerre civile comme dans ses plus mauvais jours. Est-il possible qu'il ne puisse se rencontrer dans cette crise des patriotes assez éclairés et des hommes politiques assez justes pour trouver un modus vivendi capable de mettre fin à un conflit aussi désastreux? En présence de massacres comme ceux dont Dublin a été le théâtre le dimanche 21 novembre on doit se poser cette question avec plus d'anxiété que jamais. Quatorze officiers militaires anglais ou agents civils ont été assassinés systématiquement en divers endroits. L'un d'entre eux a été tué dans les bras de sa femme. La simultanité de ces meurtres indiquait leur coordination. Le même jour, une troupe de policiers a fait irruption sur un terrain de jeux athlétiques où deux clubs se livraient à une joûte. Une bagarre s'en est suivie, les agents ont tiré sur la foule et plusieurs cadavres sont restés sur le terrain. La veille, on avait trouvé près de Galway le corps d'un prêtre assassiné. Un tel état de choses peut-il durer?

Le gouvernement presse pendant ce temps l'adoption de son bill du *Home Rule*. Le 8 novembre cette mesure a été votée par la chambre des communes à une forte majorité. Elle contient deux articles complémentaires qui ont été vivement critiqués. voici la teneur d'après une dépêche de la presse associée : "Si moins de la moitié des membres du parlement sont validement élus ou s'ils négligent de prêter le serment d'allégeance dans les quatorze jours qui suivent leur élection, le roi a tout pouvoir pour dissoudre les chambres et mettre les rênes du gouvernement aux mains d'un comité choisi par le lord-lieutenant". Cet article remplace celui qui voulait que les candidats prêtassent le serment d'allégeance le jour même de leur mise en nomination. Lord Hugh Cecil a déclaré que cet article qui permet au roi de supprimer le gouvernement dans les conditions ci-dessus mentionnées contient la plus grande absurdité législative dont on ait jamais entendu parler. M. Asquith a fait remarquer qu'elle illustre bien le fait qu'on veut faire du parlement du sud de l'Irlande une véritable farce. Néanmoins, le paragraphe, si ridicule qu'il paraisse, a été inséré dans le bill par un vote de 137 à 11. L'article pourvoyant à la création de secondes chambres a été adopté par 175 à 21. Il laisse aux parlements irlandais le soin d'en dresser les plans."

En dépit de ces défectuosités, le bill a été adopté aux communes par un vote de 183 contre 52. La chambre des lords a commencé à le discuter à son tour. Lord Birkenhead l'a présenté au nom du gouvernement. Il a déclaré que si le projet actuel n'est pas adopté, la loi de 1914 deviendra par le fait même en vigueur. Lord Dunraven a proposé le renvoi du bill. Lord Haldane a soutenu au contraire que, vaille que vaille, il faut l'adopter. Le vicomte Grey, l'ancien ministre des affaires étrangères, a prononcé un important discours. Il a émis l'opinion qu'en présence des divergences de vues qui divisent si profondément l'Irlande, le gouvernement agirait bien plus sagement en faisant adopter, au lieu d'un bille contenant des dispositions spécifiques, une législation établissant les grandes ligues suivant lesquelles la nation irlandaise pourrait jouir d'une complète autonomie et définissant le minimum de réserves nécessaires pour la sécurité et la sûreté non seulement de l'Angleterre mais de l'Irlande elle-même. Suivant lui, ce minimum aurait pour effet de placer celle-ci précisément dans la même position que les grands Dominions autonomes relativement aux affaires étrangères avec le même droit d'être consultée au sujet des traités de commerce. Il comporterait aussi l'existence d'une seule armée pour les deux îles. Toutefois les troupes impériales ne devraient pas être maintenues en Irlande après l'avènement du Home Rule à moins que celle-ci ne le désire. "Je suis absolument certain, et l'histoire de la guerre le démontre, a déclaré lord Grey, que, sans l'unité militaire et l'unité navale, ni l'Irlande ni la Grande-Bretagne ne peuvent être défendues. Cette condition doit être comprise d'une manière absolue. Quoi que puisse signifier le Dominion Home Rule, il ne doit dès à présent y avoir aucune ambiguité sur ce point." En résumé le discours de lord Grey avait pour objet de demander l'amendement du bill dans le sens de la libéralité et de la générosité.

Le vicomte Bryce a critiqué l'institution de deux parlements irlandais. D'après lui, il serait préférable de n'en avoir qu'un avec toutes les garanties possibles en faveur de l'Ulster. Le bill ne va pas assez loin et n'obtiendra pas le résultat que tout le monde désire.

Au moment où nous écrivons, le sort du bill n'est pas encore décidé dans la chambre des lords. Une chose certaine c'est que, dans l'état des esprits, même si le bill passe, il sera bien difficile de le mettre en vigueur. A l'heure actuelle, la meilleure loi d'autonomie, une loi qui aurait naguère mérité l'approbation et le concours énergique du Parnell et de Redmond, serait, croyons-nous, repoussée par l'organisation qui domine en ce moment l'Irlande La politique de ces chefs, dont le prestige a été si grand, le programme des glorieux leaders d'autrefois, Grattan et O'Connell, seraient dénoncés par de Valera et Griffith. L'objectif de ces patriotes illustres, c'était non pas la séparation mais l'autonomie. Grattan, O'Connell, Parnell, Redmond, étaient des parsans de la connexion britannique. Grattan s'écriait un jour : *The sea protests against union, the ocean against separation.* Les promoteurs de la république irlandaise flétriraient sans doute le puissant orateur comme un traître à sa race. Ce qu'ils veulent c'est l'indépendance absolue. Or il semble impossible que l'Angleterre consente de bonne grâce à instituer à côté d'elle une menace permanente. La question telle que la pose le sinn fein ne peut avoir apparemment d'autre solution qu'une lutte à mort. Comment se fait-il que des hommes éclairés et des patriotes clairvoyants, dont il doit y avoir un grand nombre en Irlande, ne comprennent pas que la rupture avec la tradition nationaliste est un malheur, qu'elle peut conduire aux pires désastres et qu'il importe de revenir au vieux drapeau d'O'Connell sur lequel étaient inscrits ces simples mots : "rappel de l'union".

—*Thomas Chapais.*

Le Désarmement Naval

Londres, 30.—La presse de Londres insiste de nouveau aujourd'hui sur les avantages de la restriction des armements navals et suggère à nouveau l'ouverture d'une conférence à ce sujet entre l'Angleterre, le Japon et les Etats-Unis.

Le "times" consacre plus de la moitié d'un long article éditorial à désabuser le peuple américain de l'idée préconçue qu'il s'est formée que l'Angleterre est liée par traité à appuyer le Japon, dans le cas où ce pays entrerait en guerre contre les Etats-Unis. Il déclare que cette conception est erronée au point d'en être grotesque. L'organe rappelle que lorsque les Etats-Unis et l'Angleterre en 1914 signèrent le "traité dit de commission de paix", le gouvernement anglais en notifia immédiatement le Japon. Il précisa à ce pays que cette convention en vertu de laquelle tous les différends qui pourraient surgir entre l'Angleterre et les Etats-Unis seraient soumis à une commission permanent internationale, signifiait que la Grande-Bretagne s'exempterait d'aider le Japon.

"Si cette discussion ne dissipe pas ce faux bruit d'attaque concertée anglo-japonaise", dit l'organe, "il est inutile d'essayer d'effacer ces soupçons par la vertu du raisonnement".

Le "Morning Post" réitérant son plaidoyer en faveur d'une entente entre les trois puissances, déclare qu'un traité de cet ordre n'entre pas en contravention avec la constitution de la Ligue des nations. Il serait plus profitable à tous les intéressés, déclare-t-il, de s'entendre en amis que de se faire une concurrence de rivaux.

"Le gouvernement anglais", déclare le "Daily News", "est en tous points favorable au projet de conférence internationale sur le désarmement proposé par le secrétaire de la Marine américaine, Josephus Daniels, mais il maintient que sa convocation est du ressort de la Ligue. Un argument qui résoud toutes les objections américaines est celui-ci: les Etats-Unis bien que n'étant pas membres de la Ligue ont participé à la Conférence financière de Bruxelles. Comment pourraient-ils justifier leur abstntion d'une conférence sur le desarmement après avoir établi ce précédent."

Le Canada est envahi par les industries américaines

L'un des faits saillants de l'année économique 1920 au Canada a été l'établissement sans cesse croisant de succursales américaines au Canada. L'un des gérants de la banque Union dans une ville-frontière déclare que le commissaire industriel de cette ville affirme que pas moins de cent succursales américaines seront établis dans cette ville au cours de l'année. Plusieurs ont déjà été établies entre autres : compagnies de produits chimiques, automobiles.

Ce qui pousse le sAméricains à s'établir au Canada est le tarif préférentiel dont jouit la marchandise canadienne sur le marché anglais. Cette maison américaine de l'industrie prend touts les jours une plus grande proportion. Le capital place dans ces industries peut être difficilement estimé, mais on le fixe généralement à 300 millions de dollars, et ce total augmente tous les jours. La Cie Thomas A. Edison déclarait il y a quelques jours que le Canada "progressera rapidement dans un avenir prochain. Il est de notre intérêt d'y aller établir sur des bases permanentes des succursales."

La banque Royale à la demande de compagnies américaines déclarait récemment que "le Canada pourra facilement payer sa dette de guerre sans recourir à de nouvelles taxes." Elle conclut : "Le Canada offre un vaste champ d'action à l'industrie américaine."

rémunération insuffisante

Washington.—M. P. P. Claston vient de révéler un état de choses fort grave pour les amis de la cause de l'éducation.

Claston est commissaire du département de l'instruction publique aux Etats-Unis. Il dit que plus de 300,000 enfants sont privés d'instruction, par suite du manque d'instituteurs et d'institutrices.

On aurait besoin de 100,000 professeurs pour combler les vides. à peine peut-on compter sur 35,000 personnes compétentes. On aurait probablement le nombre d'instituteurs nécessaire, mais le malheur est que ceux ou celles qui pourraient combler les vides acceptent des situations plus rémunératrices en dehors de l'enseignement.

MA RETRAITE

Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les désirs aimables,
Joins aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétait nos voix.
font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans leurs airs,
Je regrette cette onde pure
Je regrette cette
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connait point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aug agréments français,
Je regrette les chansonnttes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la Mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour,
8Sur une toile enchanteresse
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse, plus d'une fois,
Grava les louanbes champêtres
Des divintés de vos bois,
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement,
Et, de la tardive Pomone
Rappalenat le règne charmant,
Je me redis incessament :
Dans ces solitudes riantes,
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

—*La Chartreuse.*

Pas besoin de nouvelles taxes pour solider notre dette de guerre

Ottawa, 31.—L'invasion économique du Canada par le capital et les industries américaines, se poursuit d'une manière méthodique. Ce qui induit ces maisons à s'établir au Canada, c'est le tarif de préférence accordé aux produits canadiens sur le marché britannique. Il est assez difficile d'évaluer avec exactitude le montant des capitaux déjà engagé dans des succursales canadiennes, mais on croit qu'il n'est pas moins de 300 millions et il augmente tous les jours. Plusieurs de ces maisons d'affaires ont l'intention de s'établir sur des bases permanentes. A la suite d'une étude faite sur cette situation, la Banque Royale déclarait "que l'augmentation du commerce paierait la dette de guerre sans qu'on doive avoir recours à de nouvelles taxes". Le rapport concluait plus loin, "Que le Canada offre un vaste champ à l'industrie américaine."

BONNES PENSEES

L'affection est comme la sainteté, Dieu ne veut pas qu'il y en ait deux qui se ressemblent.

Le malheur est le plus beau vêtement que l'homme puisse porter, et les ennemis ne savent pas ce qu'ils font en en couvrant ceux qu'ils haïssent.

FEUILLETON DU "MANITOBA" No 24

Le Grand Mufflo

— Par Pierre L'Ermite.

Les candidats de l'opposition, estimant que le discours de Mufflo a assez duré, ouvrent le feu du haut des tribunes: une orange à point, lancée d'une main sûre, s'aplatit sur le nez de Mufflo, et rebondit sur le verre d'eau qu'elle casse...

— Assez d'oranges!.. crie Mufflo, sans bien savoir ce qu'il dit...

— Vivent les oranges!... entonne-t-on des tribunes de droite.. En avant, les pommes cuites!...

Et le bombardement commence: un feu serré, nourri, qui démolit les verres des becs de gaz et renverse les lampes: du coup, la salle est plongée pendant quelques minutes dans l'obscurité la plus absolue...

* * *

Quand l'orage fut calmé, et qu'à grand peine trois ou quatre becs de gaz furent rallumés, Mufflo, l'oeil au beurre noir, le nez tuméfié, était maintenu dans un coin par cinq ou six gaillards de la bande adverse, et sa place à la tribune occupée par le député sortant.

Comme on avait eu la précaution d'enfoncer à une profondeur suffisante un mouchoir dans la bouche de Mufflo, l'orateur obtint un peu de silence.

— Citoyens, fit-il d'un air très dégagé, vous constaterez avec moi que le premier résultat du programme de M. Mufflo serait la casse de la vaiselle publique!... (Rires dans toute la salle.) ... Je n'en veux pas d'autres preuves que cet infortuné verre d'eau, et les nombreuses amputations des innocentes chaises, et les débris des becs de gaz, et... le candidat lui-même... qui, conforme à ses principes culinaires, a laissé accommoder son oeil au beurre-curé ... Au fond, c'est donc un calotin!... (Bravos frénétiques!)

.. J'ajoute même que je vous ai admirés!... Quand, au soir de vos rudes journées de travail, vous, les miséreux..., vous vous réunissez pour discuter les questions sérieuses..., écouter un imbécile comme celui que vous venez d'entendre constitue de votre part une preuve de patience, de longanimité, pour laquelle je vous réitère mon entière admiration... Moi, je n'ai pas eu votre courage, et la première pomme cuite que ce Monsieur a reçue.... c'est ma main qui l'a lancée...!

La phrase n'est pas finie que Mufflo, d'un coup de reins désespéré, se dégageant des poignes qui l'enserrent, saute sur le concurrent en poussant des cris sauvages. Chaque Comité arrive à la rescousse, la salle imite les Comités... Tout le café s'emplit d'un bruit semblable à celui de la mer aux grands jours d'orage.

La cabaretier, peu sensible au charme de cette évocation de poésie maritime, ferme précipitamment le compteur et se jette dehors, en appelant à son secours les pompiers, les passants et les sergents de ville...

CHAPITRE XVII

Le Duel de Mufflo

... C'est beau, une fête.... quand on en est revenu!...

Telle est, réduite à sa plus simexpression, la pensée que Mufflo délaye vaguement au matin de ce jour, dans son esprit moulu...

Cette nuit, vers 2 heures, grâce aux soins de son Comité, et surtout à la poigne des pompiers de secours, on a rapporté à peu près tous les morceaux du candidat.

La petite Mde Mufflo était déjà couchée et dormait d'ailleurs de la façon la plus tranquille... la plus sereine... la plus poétique du monde... Quand elle vit le colis avarié qu'on lui remontait, elle sonna la bonne et fit installer les débris de son mari dans une chambre au-dessus... Cette chambre était meublée avec une simplicité désespérante, mais suffisamment garnie de punaises, pensait-elle, pour faire oublier à son brave époux les ennuis de la solitude dans le malheur.

... Tu comprends, mon cher, lui disait-elle avec son regard lointain, depuis 6 heures je ne vis pas .... car on me téléphonait des nouvelles de la séance tous les quarts dheure. Maintenant, je suis à bout, et je t'aime trop pour te voir encore souffrir et t'entendre geindre à côté de moi...

Là-dessus, elle alla tranquillement reprendre son sommeil en abandonnant Mufflo aux soins primitifs de la fille de vaisselle, une Berrichonne très amplement découplée.

— Vous savez, Monsieur, dans mon pays, on se cogne ferme, disait cette bonne en lui soulevant la tête sur l'oreiller; aussi, je suis au courant: je vas descendre à la cuisine vous découper un morceau de veau bien épais..., je vous le mettrai sur l'oeil, et, demain matin, vous serez frais comme celui qui vous reste!... Vous pouvez avoir confiance en moi... Je suis de la partie!

Mufflo était donc possesseur d'une tête assez panachée, quand, le matin, on vint lui dire que deux messieurs bien mis, à visage froid et fermé, l'attendaient sur le palier et demandaient à lui parler immédiatement.

— Ça doit être de mon Comité, pense Mufflo... Braves gens!... Ils viennent prendre de mes nouvelles... faites-les entrer...

Stupéfaction!... Ahurissement!

— Je ne les connais pas, ces deux gaillards-la... pas du tout! ... Messieurs... fait-il en tournant vers eux le seul oeil disponible, vous pouvez vous asseoir...

— Notre mandat, Monsieur, répond lugubrement le plus lugubre des deux messieurs bien mis, ne comporte pas ces familiarités. Nous venons de la part de M. Dufleuret, député sortant et notre ami, que vous avez gravement insulté hier, et qui, par notre intermédiaire, vient exiger de vous une réparation par les armes...

— Mais, Messieurs...

— Inutile de nous interrompre ... Nous aurions voulu nous mettre en contact avec deux de vos amis; malheureusement, sous ce rapport, vous n'êtes pas favorisé. Nous avons cherché tout cette nuit; vous n'atteignez pas, en amis, le quorum nécessaire.

— Le ??? fait Mufflo en ouvrant son oeil tout rond.

— Quorum... Monsieur: c'est ce qui vous explique notre venue ret, obligé de repartir pour Paris, et d'ailleurs très carré en affaires, veut le duel pour ce soir, 5 heures ... 6 heures au plus tard... les journées étant assez longues... Il sera peut-être inutile de déranger vos témoins avant cette heure, si vous acceptez immédiatement nos conditions...

— Les voici : ... Duel au pistolet de tire à quinze pas en avançant... Tir à volonté... A l sixième balle, s'il n'y a pas de résultat mortel... duel au sabre d'abordage; le corps a corps et l'usage de la main gauche seront permis... Le terrain gagné restera acquis... Dans le cas de non réponse avant chez vous ce matin, car M. Dufleuun quart d'heure à notre hôtel, Monsieur, nous considérons la chose comme entndue... ce qui simplifierait tout...

Et ils partirent, dignes et fauves, dans les rayons du soleil matutinal.

* * *

5 heures du soir...

Un immense landau de louage roule lourdement vers le bois qui domine la petite ville.

Dans un coin, Mufflo, dévasté, l'oeil n'ayant pas encore réintégré ses frontières naturelles, réfléchit.

Depuis ce matin, il n'a pas vécu...

D'abord, il a pensé à ne pas se battre.... à prendre le train vivement pour Paris... Mais il était guetté par son Comité, guetté par ses adversaires, prisonnier de tout le monde.

Alors, il parcourut la ville pour trouver un médecin... Le premier médecin a été retenu par M. Dufleuret; le second est catholique et a refusé catégoriquement ses services; aussi Mufflo n'emmène-t-il avec lui que le vétérinaire du cru.

Ensuite, les témoins ont été assez délicats à trouver. Les d'Herberie n'ont même pas répondu... les Cothenlon ont fait de l'esprit d'une façon inquiétante, en déclarant qu'ils n'avaient pas l'habitude d'aller à l'abattoir. Heureusement, le toucheur de boeufs de la réunion d'hier, de planton sur le trottoir, a accepté moyennant 20 francs, et même a promis d'amener un de ses amis, très désireux de voir un duel: il n'a pas, paraît-il, son pareil pour les conseils sur le pistolet, et abat infailliblement l'oeuf du jet d'eau, à la foire, quand il n'ouvre pas la porte du lapin!...

Mufflo tombe pourtant dans une sombre préoccupation... Chaque tour de roue qui le rapproche du lieu de l'assassinat augmente encore sa tristesse. Car c'est un assassinat!... Il ne connaît que pour l'avoir entrevu la veille le Monsieur contre lequel il va se battre... Il ne se rappelle même pas ce qu'il a pu lui dire... Il est vrai qu'il en a tant dit hier!... Ce doit être un bretteur quelconque..., qui se débarrasse des adversaires gênants en leur trouant la peau..., un habitué de salles d'armes: tandis que lui!!! Pauvre Mufflo!

— Et... il est fort au pistolet? . demande-t-il avec une lueur d'espoir...

— Oh... très fort!... Mais, que cela ne vous tourmente pas, parce que, de toutes façons, je vous enlèverai la balle sans trop toucher à l'essentiel, par rapport que vous êtes gras: j'ai dans ma trousse des sondes qui vont jusqu'à 12. Vous comprenez..., pour les boeufs? Ce qu'il faut, c'est protéger la place d'armes!...

— L'estomac...?

— Non!... Le poumon... Les soufflets, si vous aimez mieux! Parce que, s'il vous loge sa noisette dans le poumon, vous êtes flambé! Ah!... le ventre... on s'en tire encore... J'ai l'habitude des intestins... Mais les soufflets, y a rien à faire... impossible de charcuter là-dedans.

— C'est que j'en suis une cible! gémit lamentablement Mufflo.

— Pour ça, oui, il y a de la marge!... Seulement voilà... Vous vous mettez de côté... l'avant-bras sur le poumon... Alors, vous comprenez... le mou... je veux dire le poumon... est protégé d'abord par l'avant-bras, puis par les biceps et les triceps; et tout ça, c'est plein d'os et de viande...

— La tête? demande Mufflo avec inquiétude.

— La tête...? D'abord, c'est de l'os... et puis ce serait un pur hasard... Il visera plutôt dans le ventre... Ah! ça... le ventre... c'est regrettable qu'en vous effaçant il y ait encore de la surface.. et rudement!... Si vous serriez un peu plus la boucle de votre pantalon...?? Est-ce que votre femme a pris la précaution de coudre de grands boutons à votre pantalon? Vous savez, cela protège toujours un peu: la balle ricoche là-dessus.

— Oh! fait Mufflo... ma femme...? Je n'ai voulu rien dire à ma pauvre Léontine... Cela la tuerait, la pauvre enfant... Sûrement!!! Déjà, pendant la séance, elle ne vivait plus et n'a pu voir avec un simple oeilpoché...

— Tant pis pour vous!... Mais gardez toujours votre porte-monnaie et vos clés!...

On était maintenant arrivé audessus de la ville: quelques tours de roues, et on n'apercevait plus ni les cheminées d'usine ni les maisons; à peine quelques toits rouges dans le lointain, semblables à de grands coquelicots. On se trouvait à mi-côte, au milieu des champs: la fraîche verdure de mai, les arbres encore en fleurs, se baignaient dans la lumière éclatante du soir; les oiseaux chantaient éperdument sous les feuilles nouvelles. On sentait partout le parfum puissant du renouveau... Des choses qui vont recommencer d'être...

Pour la première fois de sa vie, Mufflo trouva une signification à la nature; il fut sentimental devant le contraste qu'il y avait entre elle et lui, entre cette vie invincible et tranquille et le peu qu'il était; entre ce calme immense et l'agitation tumultueuse qu'il éprouvait. Il lâcha même un juron digne des meilleures jours de la blanchisserie :

—Penser que tout à l'heure, par un temps pareil, cette canaille-là va me saigner comme un c...!

* * *

Une clairière pleine de parfums et de soleil... Un gazon court et épais où, de place en place, se piquent les claires notes de quelques pâquerettes...

Deux groupes: l'un select... trois messieurs... redingotes noires.

L'autre, douteux... Mufflo et ses deux acolytes qui ont fait la moitié du trajet sur le siège à côté du cocher.

Mufflo est de plus en plus inquiet.

— Il me semble, dit-il au toucheur, qu'on n'a compté que 14 mètres...?

— Tant mieux, répond celui-ci, vous perforerez votre adversaire plus facilement!

— Mais... c'est que lui... aussi...?

— Bah!.. On ne meurt qu'une fois!

— Meurt qu'une fois!... Je voudrais vous y voir... vous!...

Pendant ce temps, le vétérinaire étale une trousse qui plonge le médecin de la partie adverse dans le plus mirifique des étonnements.. Un instant même, il se demande si ce n'est pas pour une coupe de bois que cet officier de santé exhibe des scies d'une longueur si peu ordinaire.

D'ailleurs, cette même trousse fait loucher Mufflo, qui ne la quitte pas des yeux.

Dites donc... le vétérinaire.. vous ne pourriez pas mettre vos lardoires un peu plus loin..?

— Mais... si j'en ai besoin immédiatement...? C'est que, dans cinq minutes, vous pouvez être là ... sur le pré.., avec tous vos boyaux dehors... faut que j'aie toute mon installation sous la main.

A ce moment, un des messieurs chics se présenta, demandant les témoins pour tirer les pistolets au sort...

Quand Mufflo reçut le sien :

— .. Il n'est pas aussi gros que celui de l'autre, souffla-t-il dans l'oreille du toucheur...

— Ayez pas peur, et collez-lui ça dans le mille... carrément!...

Le moment solennel est arrivé..

Mufflo, nu jusqu'à la ceinture, se tient debout, à peu près droit, dans la position indiquée par le vétérinaire... le coude à la hanche et les bras relié...

Mufflo

Les témoins s'écartent... et pendant quelques secondes le directeur du combat, d'un coup d'oeil, embrasse les deux adversaires avant de lancer le fatidique :

— Allez, Messieurs!...

Mais, telle une machine trop chargée éclate tout d'un coup, tel le malheureux Mufflo, ne pouvant plus dompter l'émotion énorme qui le secoue tout entier, saisit brusquement son pistolet à deux mains, et, sans attendre le commandement, tant qu'il peut, presse la gâchette d'un doigt désespéré, en détournant la tête pour ne pas voir le coup...

. . . .

Lorsque la fumée et l'ahurissement général se furent dissipés, on aperçut un des témoins de Mufflo gisant à terre et criant comme un âne rouge..

Quant à Mufflo, il était écroulé sur le sol, dans l'herbe humide de la rosée du soir... Le vétérinaire, obligé de partager son flacon d'éther entre le témoin, qui avait toute l'oreille arrachée, et Mufflo, ne put faire revenir ce dernier à lui, et ce fut une masse inerte qu'on remonta sur le matelas du landau, pendant que l'adversaire et ses témoins se félicitaient de n'avoir pas été tous expédiés chez leur ancêtres par un adversaire aussi nerveux...

Quand la voiture arriva à l'hôtel, Mufflo ouvrit des yeux hagards devant sa femme, descendue lentement aux nouvelles...

— Ah! ma chère, cria-t-il de loin, ces canailles-là ont voulu m'assassiner!..

—Tu es blessé...?

— Blessé...? Non... Mais je te prie de croire qu'ils me laisseront tranquille à présent!...

— Et moi aussi... murmure le toucheur en sautant à terre: Figurez-vous, murmure-t-il à un garçon, que ce imbécile-là, quand il se bat en duel... eh bien!... c ce sont les témoins qui sont massacrés!

(A suivre)

VASTE PROJET

Toronto — L'ingénieur-consultant T. Kennard Thompson, de New-York, dans un discours prononcé hier devant la filiale d'Ontario de l'Association des Manufacturiers Canadiens a prédit la conclusion prochaine d'un nouveau traité entre les Etats-Unis et le Canada qui permettra d'intensifier l'exploitation de la houille blanche sur les deux rives de la rivière Niagara, mais il a déclaré qu'il serait criminel que des particuliers obtiennent le privilège de mettre en valeur l'énergie électrique des chûtes Niagara avant que le projet n'ait été étudié sous son aspect international.

Abordant ensuite la question de l'endiguage du St-Laurent, le Dr Thompson a déclaré qu'une digue pourrait être construite sur les rapides Lachine et qu'au moyen d'une ou deux écluses le niveau de l'eau pourrait acheminer les navires jusquau lac St-Louis. Il a exprimé l'opinion que les eaux du St-Laurent pourront assurer une somme de 4,000,000 de forces en énergie électrique, ce qui, ajouté à celles du Niagara, donnerait un total approximatif de 6,000,000 de forces. Le coût des deux entreprises, au dire de l'orateur, serait de $1,000,000, mais en retour, la fabrication de l'énergie électrique par la houille blanche représenterait une économie de 600,000,000 de tonnes de combustible par année.

UN SACRIFICE

Conte de Noël

Je vous présente Jean-Pierre, un petit gas héroïque!

Cà vous a huit ans, et pas toutes ses dents.

Il vient de mettre dans les sabots du petit Noël... un chameau qu'il appelle Baou-Baou!

Et quel chameau!...

Parmi vous qui lisez ces lignes, pas beaucoup peut-être seraient capables d'enfaire davantage.

Vous allez en juger.

* * *

D'abord, un brin de description:

Taille moyenne, blon bébé, les mollets au vent... un tantinet gourmand... tire la natte à sa soeur, s'intéresse vivement à Gugusse et Chocolat, et fait des fautes d'orthographe.

A part cela, un coeur d'or.

Quand il vint au monde, son père l'éleva dans ses bras en s'écriant "Tu seras un social!"

D'abord Jean-Pierre ne comprit pas.

Mais aujourd'hui, il a presque saisi.

A l'âge où de rouges petits gosses se cramponnent, furieux à leur assiette et risquent des congestions parce qu'Azor ou le petit frère menacent leur bouillie. Jean-Pierre tendait sa tasse et disait : "Combien que tu en veux?"

Question de tempérament! me répondrez-vous.

Pas du tout.

Et c'est çà qui m'amène au chameau.

Jean-Pierre a depuis Pâques dernier, un chameau, un amour de chameau!

Un mètre de hauteur, l'air bonnasse avec ses grosses tuffes de poil de mouton, ses perles jaunes dans les yeux, ses pattes calleuses et ployantes, ses quatres caisses de rechange qu'on peut, hélas! remplir d'eau, (vous comprenez!... à cause de la chaleur du désert! et un bouton discret sur le ventre qui produit un "frrott" énorme quand on presse dessus.

Vous savez que "frrott", c'est le petit cri du chameau quand il se parle à lui tout seul.

Jean-Pierre a voué à son chameau une affection profonde, une de ces affections qui survivent à tout.

Or, la semaine dernière, maman a tenu à Jean Pierre le langage suivant :

— Mon petit Jean... Voici Noël?...

— Oui... Le petit Jésus, il a quitté le paradis pour descendre sur la terre qui était froide...

— C'est cela!... Il a laissé le grand ciel bleu, les anges, les saints, les étoiles, les clartés, l'immense paix de là-bas pour venir dans la neige, dans le noir, grelotter sur de la paille... Et pour qui?

Pour Jean-Pierre.

— Et alors...?

— Et alors...? répète Jean-Pierre, qu'une vague inquiétude commence à envahir.

— Et alors, si le petit Jésus a fait tant de sacrifices pour Jean-Pierre, il est bien naturel que Jean-Pierre en fasse un pour Jésus!... Est-ce vrai...?

— Pour ça... il n'y a pas à dire!...

! Aussi, je vais te laisser à toi-même; tu vas réfléchir, et tu me dirais, ce soir, quel sacrifice tu comptes faire pour le petit Jésus..

Et, avec une intonation plus grave, elle ajouta :

— J'espère que cela sera quelque chose de bien!

Resté seul dans sa chambre, Jean-Pierre est anxieux.

La dernière parole de sa maman trotte au galop accéléré dans sa petite tête.

— Quelque chose de bien!... Il n'y a que son chameau qui soit très bien! et même beaucoup très bien! Tout le reste c'est comme qui dirait après une bataille!...

Il ouvre une armoire où les livres et les jouets s'empilent sur des tablettes.

Les livres...? Non, ça, vraiment, ça ne serait pas un sacrifice!

Les jouets? mais quels jouets!.. Ils ont tous reçu les plus sérieux horions. L'aéroplane a les deux ailes cassées... Le cheval, le ventre ouvert. Le passe-boule se trouve fendu en quatre endroits... Le grand jeu de patience a servi de projectiles dans plusieurs discussion orageuses... Le clown, ayant perdu son son, est plat comme la bourse d'un curé sous la troisième république.

Hélas!... hélas!... il ne reste plus que le chameau!...

Non... ça... c'est pas possible!

Ca, c'est de l'exagération! du fanatisme! N'en parlons plus! Tant pis pour le petit Jésus! Après tout, les Rois Mages qui étaient des saints, ils ont tout donné excepté le chameau!

— Jean-Pierre sort pour son piane, et travaille avec ardeur pour penser à autre chose... Mido ré mi-mi-sol fa-mi, fa-fa mi ré...

Mais le chameau revient quand même.

— Non... inutile!... puisque je te garde!

Il s'énerve même Jean-Pierre..

Tous les sacrifices qu'il a faits ce mois-ci!...

Il a laissé, d'abord, un bout.. puis les deux bouts grillés de son croissant.

Sa soeur lui a cassé son crayon ... et elle n'a rien reçue!

Il n'a mis qu'un seul morceau de sucre dans son cacao!

Avant-hier encore, il a donné le sou de sa tablette à un pauvre.

Sans doute! mais ça, ce n'est pas quelque chose de très bien... quelque chose comme de quitter le paradis... et les anges, et les étoiles, et le bleu... et les clartés!.. Ah!.. Baou-Baou!..

A mesure que la journée s'avance, Jean-Pierre est de plus en plus perplexe.

Il ne pense plus maintenant qu'aux enfants pauvres qui ont de vilains habits, et qui logent dans des maisons sans assenseurs.

Au Luxembourg, il en voit souvent qui sont jaunes, qui ont des trous aux manches, qui toussent, qui le regardent avec de grands yeux d'envie, quand on lui apporte son goûter... S'il était pauvre comme eux... comme il aimerait qu'on lui donne des jouets...

Et Jean-Pierre se représente très bien Baou-Baou entrant dans une mansarde où il y aurait des tas de petits enfants.. Baou-Baou avec grand harnachement, ses quatre caisses pleines de bonbons. La joie qu'il apporterait!.. les petites mains battant d'enthousiasme!..

Evidemment... c'est le chameau qui est le grand sacrifice...

— Allons... fait Jean-Pierre avec un gros soupir!

* * *

Rentré dans sa chambre, il prend le chameau à part, et, bien gentiment :

— Tu vois, mon pauvre Baou-Baou, il le faut... il le faut absolument! j'ai bien lutté va!... bien cherché!... parce que tu sais si je t'aime!... Je sais que tu m'aimes bien aussi... Voyons.. trouves-tu autre chose, toi?

Le chameau ne bouge pas?...

(A suivre sur la page 3)

(Suite de la page 2)

—Tu vois! tu es bien le gros sacrifice.. oui, le tout gros.. Te rappelles-tu les bons jours que nous avons passés ensemble...? Comme tu me consolais quand j'avais été grondé!... Tout ce que je t'ai confié!.. Ah!... c'est dur! ... mais, vois-tu, ça c'est la vie..

Et il se met à le caresser, à l'embrasser... une fois... puis une autre fois!... Baou-Baou!.. mon pauvre gros Baou-Baou!..

Et le soir, la maman vit entrer dans sa chambre, d'une pas résolu, saccadé, son Jean-Pierre,, tout défait, tout pâle, les lèvres serrées.. un Jean-Pierre qui lui mit, avec un geste presque violent, le grand chameau dans les bras et se sauva sans rien dire...

Et comme elle désirait pourtant avoir quelques explications, elle vint à la chambre du pauvre petit: quelle ne fut pas sa surprise en distinguant au travers de la porte, quelque chose comme un enfant qui sanglotait tout bas...

Pierre *L'Ermite*.

LE MONDE EST AFFLIGE DE CINQ PLAIES

Rome, 27.—"Le monde est actuellement affligé de cinq grandes plaies", disait Sa Sainteté Benoît XV en réponse aux souhaits de Noel du cardinal Vanutelli président du Sacré-Collège :

Sa Sainteté énuméra ensuite ces cinq plaies: la négation de l'autorité, la haine entre frères, la soif des plaisirs, le dégoût du travail, et l'oubli des fins surnaturelles de la vie humaine.

"Ce n'est qu'à l'aide de l'Evangile qu'on peut faire disparaître ces maux", dit Sa Sainteté, et que parconséquent, il ne cessera jamais de dire aux fidèles du monde entier, que son devoir est de combattre ces calamités.

Le pape, invoquant la tradition de ses prédécesseurs, officiait aux trois messes de nuit dans la chapelle Pauline, qui en cette circonstance avait été superbement décorée. Tous les membres des cours ecclésiastiques et laïques étaient présents, avec le personnel entier du palais apostolique et quelque invités d'honneurs.

Sa Sainteté commanda une prière spéciale pour le rétablissement de Son Eminence le Cardinal Gibbons.

RUDE PIGNE POUR UNE FEMME AGEE

Chicago, 24.—Parmi les milliers de personnes qui remplissaient la rue State, occupées à faire leurs achats de Noel, Stanley Zepcecki, un pickpocket, choisit Mme W. A. Middleton, âgée de 50 ans, comme sa victime. Il ne savait pas qu'elle enseignait la culture physique. Après lui avoir démontré plusieurs trucs de "jiu-jitsu" et repris sa bourse qu'il lui avait enlevée, Mme Middleton remit l'individu entre les mains de la police.

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

MERCI ! MERCI !

A l'approche des fêtes nous avons fait appel à la charité du public, demandant des étrennes pour nos petites orphelines. Notre réclame a été entendue par un bon nombre de particuliers qui ont bien voulu contribuer à l'Arbre de Noel, par argent ou cadeaux. Nous adressons à tous et à chacun un très reconnaissant merci.

A nos bonnes dames patronesses, nouvelle expression de notre reconnaissance; elles se sont montrées vraiment désireuses de réjouir nos chères petites filles; dans ce but elles ont fait bien des démarches, et ces inlassables solliciteuses ont beaucoup obtenu. Un billet de $250 a été remis par elles à Monsieur le Curé Jubinville, à l'issue de la séance qu'il a présidé à l'occasion de l'arbre de Noel; cette somme est un riche surpus aux belles étrennes qu'ont reçu nos chères enfants.

Vous tous qui avez procuré de la joie à ces pauvres infortunées, ainsi qu'à leurs mères protectrices, soyez bénis par Celui même qui a dit : "Ce que vous faites aux plus petits des miens, c'est à moi que vous le faites."

—*Les Soeurs Grises de la Maison Provinciale, Saint-Boniface.*

La Chambre Française et le Saint Siège

La Chambre des Députés a voté mardi dernier le rétablissement de l'ambassade de France auprès du Vatican. Ce vote a été acquis après un débat que partisans et adversaires du projet firent durer complaisamment. Les uns tenaient à proclamer les services rendus par l'Eglise de France, ou tout au moins le tort qu'elle se faisait en boudant le Saint-Siège. Tel fut le thème des éloquents discours de MM. Noblemaire, Colrat, Guibal, Meritan, Marc Sangnier, Abbé Lemire et Georges Mandel. Ce dernier, ancien secrétaire de M. Clemenceau est de religion israélite. Les autres se sachant battus d'avance, espéraient du moins provoquer un incident qui leur eût permis de troubler l'opinion. Mais ce calcul fut déjoué, et, aujourd'hui, que le résultat est atteint, les catholiques français seraient plutôt portés à se réjouir de l'ampleur prise par la discussion. On ne pourra point dire, en effet, que le vote a été escamoté, surtout après les grands discours prononcés au nom des gauches par leur deux meilleurs orateurs : M. Herriot, chef du parti radical et M. Paul Boncour, le plus écouté des leaders socialistes.

On craignait un peu que M. Georges Leygues ne mît qu'une médiocre ardeur à tenir les promesses de son prédécesseur, M. Millerhand et qu'il n'engageât point la responsabilité du gouvernement. On sait en effet, que le ministère à côté de catholiques comme M. Issac comte un certain nombre de radicaux avancés comme M. Steeg. On se trompait, Avec une parfaite loyauté, le président du Conseil, qui était revenu de Londres tout exprès, après avoir fait de la question l'exposé le plus lucide et le plus convaincant a déclaré poser la question de confiance.

Il a fait plus encore, peut-être. Il n'a pas voulu qu'il y eût le moindre doute sur le sens du vote qu'il demandait à l'assemblée. M. Briand, en effet, tout en se déclarant partisan de la reprise des relations avec le Saint-Siège, avait paru désirer que le rétablissement de l'ambassade fût subordonnée à l'acceptation par Benoit XV de la loi de séparation condamnée par Pie X.

M. Briand est le père de la loi de séparation et la reconnaissance des associations cultuelles est, en quelque sorte, pour lui une question d'amour propre. Mais M. Leygues écarta, avec une phrase sèche, la suggestion de l'ancien président du Conseil : la France renoue avec Rome, sans conditions. Et cela, sans doute, ne veut pas dire que, par la suite, on ne causera pas du statut de l'Eglise mais cela enlève à la décision commune du gouvernement et de la Chambre, le caractère, désobligeant pour les deux partis intéressés, d'un marchandage.

Ni le Parlement français, ni la curie romaine ne pouvaient avoir l'air de faire des excuses pour le passé. En fait c'est la France qui revient et M. Leygues a justifié ainso son retour; entre 1905 et 1920, il y a eu la guerre! Un jeune député dont le père fut naguère un des plus farouches adversaires du régime républicain, M. Paul de Cassagnac développa la même idée: la France sortie purifiée du bain sanglant de la guerre commence une nouvelle vie, et les républicains d'aujourd'hui ne s'estiment point solidaires des fautes de leurs prédécesseurs.

Cette déclaration qui fut vigoureusement applaudie par la majorité doit contenir une grande part de vrai, puisque dans la liste de ceux qui ont voté les crédits pour l'ambassade nous trouvons une centaine, peut-être, de députés qui furent autrefois les soutiens du ministère Combes. Dans le Nord, par exemple, seuls les socialistes ont voté contre le projet, tous les autres, y compris les radicaux ont voté pour.

Cette manifestation d'union sacrée est d'autant plus intéressante au point de vue politique intérieure française que les adversaires de la reprise des relations nous avaient donné à entndre qu'en réparant l'erreur de 1905 nous ferions renaitre dans le pays les querelles religieuses, que nous diviserions, de nouveau, la France en deux camps et que nous porterions la lourde responsabilité de ce déchirement sacrilège.

En fait, les prévisions les plus optimistes des catholiques ont été dépassées. C'est l'avis de M. Lenail, député catholique de Lyon et questeur de la Chambre, qui fut un des plus zélés défenseurs du projet à la Commission des affaires extérieures. Lui-même nous a déclaré que ses amis et lui comptaient un maiorité de 175 voix. Or, elle a été de 212 voix.

C'est, en effet, par 391 voix contre 179—tels sont les chiffres que donne l'Officiel pour le scrutin principal—que la Chambre s'est prononcée pour le rétablissement de l'ambassade.

Les anticléricaux dissimulent mal leur déception, car une telle majorité ne leur permet pas de soutenir que le pays est avec eux. Cependant, ils n'ont point désarmé et ils espèrent être plus heureux devant le Sénat, ou, du moins, ils font semblant d'espérer. D'une enquête à laquelle nous nous sommes livrés dans les milieux politiques, il résulte, en effet, qu'il n'y a aucune apparence que les sénateurs défassent ce que les députés ont fait.

Sans doute, la Haute Assemblée, élue au suffrage restreint, contient une plus forte proportion de radicaux que la Chambre élue au suffrage universel. Mais le Sénat a toujours fait preuve de la plus grande circonspection en matière de politique extérieue et sachant que la reprise des relations avec le Vatican est voulue non seulement par le gouvernement encore par le Président de la République, il s'inclinera.

La part de M. Millerand dans cet heureux évènement ne saurait en effet, être exagérée. C'est à Strasbourg où il fut pendent six mois commissaire général d'Alsace Lorraine que le président actuel de la République, lequel d'ailleurs ne fut jamais un sectaire découvrit l'importance du problème. Au cours de l'été 1919 il eut avec M. Loiseau, qui fut pendant la guerre l'agent officieux de la France auprès du Pape, des conversations à la suite desquelles il déclara que le concordat alsacien devait être maintenu et les relations avec Rome reprises.

A la veille des élections, il inscrivit le rétablissement de l'ambassade dans son programme et quand il succéda à M. Clemenceau comme président du Conseil, il déclara à ses amis politiques qu'il demanderait au Parlement de le voter, dût-il être renversé du pouvoir. S'il est vrai qu'il continue à diriger de l'Elysée, la politique du gouvernement, M. Millerand a tenu parole.

Nous avons dit que M. Briand avait voté le projet. Tous les personnages marquants de la Chambre, ministres d'hier... et de demain l'ont voté comme lui et parmi eux : MM. Barthou, Loucheur, Tardieu, M. Viviani, qui représente la France à l'assemblée de Genève, ne put prendre part au vote, mais, avant de s'embarquer pour l'Argentine, il avait déclaré à M. Lenail que dans sa tournée de propagande il soutiendrait la nécessité pour la France de renouer avec Rome car il était de sa dignité autant que de son intérêt de reconnaître la force mroale du catholicisme.

Aussi bien, cette puissance spirituelle de Rome n'a jamais été contestée par le gouvernement français, même aux plus mauvais jours de notre histoire. M. Leygues rapellait, non sans malice, aux radicaux que la Convention en 1793 avait accrédité auprès du Saint-Siège le représentant Cacault, homme parfaitement honorable. Parlant ensuite de la période de rupture qui vient de prendre fin—car nous avons maintenant un chargé d'affaires auprès du Pape—il disait "La France n'a jamais été absente de Rome." Seulement elle n'y était présente qu'officieusement, dans la coulisse et son absence officielle non seulement désolait les catholiques de ce pays, mais indisposait contre la République les catholiques de ce pays, mais indisposait contre la République les catholiques étrangers. D'une part, la France, fille ainée de l'Eglise, avait l'air d'apostasier, d'autre part la France dont on a dit, avec raison, qu'elle est la première personne morale du monde, donnait en ignorant le Souverain Pontife, le plus mauvais exemple aux autres peuples.

Ce scandale fût devenu plus grave encore si la France qui chassa les Allemands sur la Marne et à Verdun était restée la France qui chassait ses congréganistes.

Grâce à Dieu, ce n'est plus là qu'un mauvais souvenir. La France a retrouvé, par la vertu de son sacrifice, son clair visage d'autrefois. Sans doute, tout n'est point fini avec la reprise des relations. Le fait que, demain, il y aura de nouveau un ambassadeur français à Rome et un nonce à Paris laissera subsister dans notre législation bien des pages fâcheuses, mais il faut avoir confiance et compter avec le temps.

M. Leygues, lui-même, a cru devoir déclarer "intangibles" les lois de laïcité mais les socialistes lui réprochent amèrement de les laisser violer. Nous dirons nous, sans insister sur un sujet délicat que ces lois sont maintenant appliquées avec ménagement.

Que nos amis étrangers n'oublient pas qu'en Angleterre la loi qui permet de tuer inopinément les prêtres catholiques est toujours en vigueur et qu'ils fassent un peu crédit à la France! Elle est sur la bonne voie.

On est jugé dans le monde sur la place qu'on prend et la responsabilité qu'on assume.

CE QU'EST DEVENU LE GRAND PADEREWSKI

New-York, 29.—Il y a deux ans, Ignace Paderewski. le plus grand pianiste de l'univers, debout dans la vieille salle de Varsovie, où il avait joué pour le première fois, et où Chopin avait aussi joué pour la première fois, a déclaré à ses compatriotes, qu'il était revenu parmi eux, pour donner sa vie, s'il était nécessaire, pour le triomphe de la cause de la Pologne.

Maintenant, la Pologne est établie et reconnue comme une nation libre. Mais la conséquence, que nous apprenons aujourd'hui, c'est-à-dire, l'histoire du Grand Paderewski tel qu'il est c'est qu'il ne reparaîtra probablement jamais en concert. De plus, apprend-on, il n'a plus de fortune, il est pauvre. Dans ces jours où la victoire alliée n'était qu'une question de confiance et non de certitude et d'assurance, alors que les Allemands occupaient encore de vastes territoires en Russie, Paderewski avait la foi, la confiance dans l'avenir. Il avait foi dans l'heureuse issue de la lutte et dans la victoire des armées alliées. Une telle victoire, disait-il, veut tout simplement dire, la délivrance de la Pologne."

Il ferma alors son piano et déclara qu'il ne jouerait pas avant que la Pologne, son pays, ait regagné son indépendance. Il sortit de sa vie d'artiste, et entra dans celle du diplomate et du politicien international. Jour et nuit il travaillait à la revendication des droits de la Pologne. Il se présenta devant les chefs américains avec un enthousiasme de petit enfant, déployant les cartes géographiques sur le plancher et traçant d'une main fiévreuse et impatiente les futures frontières de "sa" Pologne. Et ceci, toujours en dépit du fait que les Allemands étaient alors victorieux et offraient une supériorité militaire à celle de tout autre pays, supériorité qu'il fallait briser pour reconquérir la liberté de la Pologne.

Vint alors l'énonciation des 14 points du président Wilson. "La Pologne libre". Voilà l'un de ces points. Avec l'armistice, Paderewski retourna dans son pays. Il devint premier ministre et représenta les Polonais à la conférence de la paix. Pendant tout ce temps son piano demeurait fermé. La longue main effilée de l'artiste ne maniait plus que des papiers et ne servait plus qu'à serrer la main à tous ceux qui voulaient aider la Pologne. Avant elle courait agile et belle sur les notes du clavecin, semant dans l'air une harmonie qui avait étonné le monde entier.

On apprend maintenant que les mains de Paderewski se sont raidies. Le manque d'exercice a fait que l'illustre pianiste a perdu sa merveilleuse flexibilité digitale. Il n'en demeure pas moins Paderewski, l'artiste aussi bien que l'homme d'Etat, mais il déclarait récemment a un ami que jamais il ne reparaîtrait sur la scène en concert, en dépit du fait que sa fortune, il l'a toute perdue.

JANVIER

Ce mois commence l'année, pour beaucoup il a été l'époque de la naissance; mais rappelez-vous, chères amies, que la vie n'est point un festin, c'est une épreuve et un devoir. Rêver un bonheur sans nuages, c'est se fatiguer, c'est se fatiguer à la poursuite d'une chimère; de là ces inquiétudes, ces agitations, ces ennuis, ces tristesses, qui nous empêchent de jouir des petites joies innocentes dont l'existence est semée, et font le tourment des personnes qui nous aiment. Cherchez avant tout le devoir, et vous y trouverez le plaisir. Quand les années auront flétri vos jeunes visages, ridé vos fronts resplendissants, blanchi vos blondes et noires chevelures, que vous aurez subi enfin les transformations de la vie, combien il vous sera doux et consolant de penser que chaque heure de votre course aura été marquée par l'accomplissement d'un devoir, que toujours vous n'avez eu qu'un amour, Dieu; une idée, l'accomplissement de sa volonté; un désir, celui de l'aimer uniquement. Jeunes filles, vous ferez alors la douce expérience de ce que procure de joies intimes et de consolations ineffables une vie exempte de fautes comme de remords. Oh! puisse ce bonheur être le partage de chacune de vous, c'est le meilleur souhait que mon coeur vous fait au commencement de cette année.

BONNES PENSEES

Après la grâce, ce qui donne plus d'efficacité aux paroles pieuses, c'est la sainteté de celui qui les profère.

Plus on voit le monde, plus on pressent ce que doit être Dieu.

Il y a des questions si indiscrètes qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

On n'a pas le droit d'exiger la conscience de celui à qui on refuse la liberté.

On vient souvent mieux à bout de ses desseins en cédant qu'en résistant.

Avec Dieu, il ne faut être ni un savant, ni un philosophe: il faut être un enfant.

Le tabernacle est le commun centre où toutes les âmes s'unissent.

Dieu a fait, par sa bonté, l'Eucharistie pour notre coeur pour l'Eucharistie.

Ah! comme il est facile de se tenir en la présence de Dieu, quand on prie devant l'Eucharistie.

SPECIAL SURVEY

Public notice is hereby given that, under and by virtue of "The Special Survey Act, "Chapter 182 of the Revised Statutes of Manitoba 1913, a special survey has been made of all and singular those certain pieces or parcels of land situate in the Province of Manitoba, and being in the City of St. Boniface, in said Province, and being (1) lots one hundred and ninety-seven and one hundred ninety-eight, which lots are shewn on a plan of survey of part of lot seventy-six, of the Parish of St. Boniface, registered in the Winnipeg Land Titles Office as No. 711; (2) Lots one to fourteen, both inclusive, which lots are shewn on a lot, registered in the said office as No. plan of survey of part of said Parish 989, and (3) Lots ten hundred and forty-one to ten hundred and fifty-one, both inclusive; lots ten hundred and fifty-nine to ten hundred and sixty-nine, both inclusive; lots ten hundred and seventy-seven to ten hundred and eighty-six, both inclusive; lots ten hundred and ninety-four to eleven hundred and two, both inclusive; lots eleven hundred and ten to eleven hundred and twelve, both inclusive; lots eleven hundred and twenty to eleven hundred and twenty-five, both inclusive, and lots eleven hundred and thirty-three to eleven hundred and thirty-nine, both inclusive, which lots are shewn on a plan of survey of part of the Roman Catholic Mission property, registered in the Winnipeg Land Titles Office, Selkirk Division as No. 76, for the purpose of (a) correcting any error or supposed error in respect of any existing survey or plan; (b) plotting land not before subdivided; (c) showing the divisions lands of which divisions are not shown on any plan of subdivision; (d) fixing the location or width of any roads or highways; and (e) of establishing any boundary lines, the positions of which, owing to the obliteration of the original monuments defining the same on the ground have become doubtful or difficult of being ascertained; and that the said plan of special survey, together with field notes of the surveyor who prepared the said plan have been filed with the Provincial Secretary, and that the said plan is to be submitted for the approval of the Lieutenant-Governor-in-Council, and that I have fixed Thursday, the thirteenth day of January A D 1921, at the hour of ten o'clock in the forenoon, at my office in the Legislative Buildings, in the City of Winnipeg, for the hearing of any complaints that may be made against said survey or plan by any person interested in the property thereby affected; and that if no such complaints are received or made prior to or at the time of such hearing, the said plan of special survey will be submitted to the Lieutenant-Governor-in-Council for approval under the provisions of the said Act.

Dated at Winnipeg, in Manitoba, this twenty-second day of December A. D. 1920.

THOS. H. JOHNSON,
Attorney General.